



Grau de Llengües i Literatures Modernes

Treball de Fi de Grau
Curs 2019-2020

TÍTOL:

« Le père et le fils : des corps et des violences »
**Étude des deux personnages des romans *En finir avec Eddy Bellegueule*,
Histoire de la violence et *Qui a tué mon père* d'Édouard Louis**

NOM DE L'ESTUDIANT:
José Manuel Gomis Pastor

NOM DEL TUTOR:
Xavier Bassas Vila

Facultat de Filologia i Comunicació
Barcelona, setembre de 2020



Declaració d'autoria

Amb aquest escrit declaro que sóc l'autor/autora original d'aquest treball i que no he emprat per a la seva elaboració cap altra font, incloses fonts d'Internet i altres mitjans electrònics, a part de les indicades. En el treball he assenyalat com a tals totes les citacions, literals o de contingut, que procedeixen d'altres obres. Tinc coneixement que d'altra manera, i segons el que s'indica a l'article 18, del capítol 5 de les Normes reguladores de l'avaluació i de la qualificació dels aprenentatges de la UB, l'avaluació comporta la qualificació de "Suspens".

Barcelona, a 2 de setembre de 2020

Signatura:

Jose Manuel GOMIS PASTOR

RESUM:

Dans ce travail je me propose d'analyser les personnages du père et du fils des romans *En finir avec Eddy Bellegueule*, *Histoire de la violence* et *Qui a tué mon père* de l'écrivain Édouard Louis. Les sujets d'analyse sont la corporéité et les violences subies par les deux personnages, qui forment l'axe central de ces trois romans autobiographiques. L'auteur nous relate les vies du père et du fils en montrant les difficultés de chacun des deux personnages dans un contexte actuel agressif avec les personnes qui n'ont pas de ressources: économiques, sociaux, sexuels, corporels, intellectuels... Le comportement corporel devient fondamental pour être accepté ou rejeté dans les deux faces de la France : ruralité et urbanité. On creuser les parcours vitales de deux personnages opposés et délaissés, obligés à vivre leurs vies violemment. L'orientation sexual, les dictats du genre, la classe sociale ou les dynamiques collectives préétablies détachent le père du fils et les confrontent à eux-mêmes.

(mots-clés : #littératurelgbt+ #littératuredeconfrontation #autobiographie #queer #domination #violence #corporéité)

En aquest treball s'estudien els personatges del pare i el fill a *En finir avec Eddy Bellegueule*, *Histoire de la violence* i *Qui a tué mon père* de l'escriptor Édouard Louis. Els temes d'anàlisi són la corporeïtat i les violències rebudes per tots dos, els quals constitueixen l'eix central d'aquestes tres obres autobiogràfiques. L'autor ens posa les ulleres del pare i el fill perquè vegem les dificultats de cadascun dels dos personatges en un context actual agressiu amb aquelles persones qui no tenen recursos: econòmics, socials, sexuals, corporals, intel·lectuals... El comportament corporal esdevé cabdal per ésser acceptat o rebutjat en les dues Frances: la rural i la urbana. Aprofundim en les històries vitals de dos personatges oposats i abandonats, obligats a viure amb violència les seues vides. L'orientació sexual, els dictats del gènere, la classe social o les dinàmiques col·lectives preestablertes allunyen el pare del fill i els confrontaran amb ells mateixos.

(paraules clau: #littératurelgbt+ #littératuredeconfrontation #autobiographie #queer #domination #violence #corporéité)

ABSTRACT:

Ce mémoire vise à faire un étude des vies, apparemment prédestinées, des personnages du père et le fils dans les trois romans d'Édouard Louis. On analyse l'entourage, la classe social, la corporéité et les rôles de genre de ces deux personnages. On verra quels espaces d'existence consciente leur restent malgré le mensonge et la violence du système.

L'objectiu d'aquest treball final de grau és estudiar de les vides, aparentment predestinades, dels personatges del pare i el fill en les tres novel·les d'Édouard Louis. S'analitzen l'entorn, la classe social, la corporeïtat i els rols de gènere dels dos personatges. Coneixerem quins espais d'existència conscient poden arribar a tenir tots dos malgrat la mentida i la violència sistèmiques.



TABLE DES MATIÈRES

1. **Présentation du sujet et état de la question**
2. **Justification des problématiques de recherche et cadre théorique**
3. **Analyse des personnages *père* et *fil*s dans les ouvrages *En finir avec Eddy Bellegueule*, *Histoire de la violence* et *Qui a tué mon père***
 - 3.1. **L'entourage et les personnages**
 - 3.2. **La violence et les personnages**
 - 3.3. **Le rôle du corps et la question du genre et les personnages**
 - 3.4. **Les personnages en construction : la recherche des espaces de confort**
4. **Conclusion**
5. **Bibliographie et webographie**

1. Présentation du sujet et état de la question

Dans ce travail d'investigation je me propose de faire une analyse des personnages protagonistes des trois romans d'Edouard Louis *En finir avec Eddy Bellegueule* (2014), *Histoire de la violence* (2016) et *Qui a tué mon père* (2018) du point de vue de la problématique de la corporéité et des rôles de genre. A partir d'une lecture focalisée des trois ouvrages j'essaierai de répondre aux transformations que subit le personnage principale pour s'adapter à la société où il habite. Cette sorte de mimétisme n'affecte pas seulement le personnage principal des trois ouvrages, mais aussi son père. L'entourage est-il décisif pour construire l'identité personnelle ? Leurs identités sont-elles cachées ou changent-elles et s'adaptent-elles aux contextes ? Qu'est-ce que ces personnages perdent et gagnent face à eux, à leurs désirs, leurs intérêts, leurs goûts... ? Qu'est-ce que leur apporte l'inclusion ?

En lisant Edouard Louis le lecteur découvre qu'il s'agit d'une trilogie autobiographique, combinant la troisième et la première personne, qui met sur papier toutes les problématiques des rejetés, des personnes mises à l'écart de la société dans la France rurale actuelle mais aussi dans la France urbaine. La violence, la domination, la honte, les injustices, les hiérarchies entre classes sociales et les pouvoirs des dominants pour façonner la vie des personnes dominées sont des constantes dans ses récits. Tout ceci soutenu par une politique systémique qui rejete/exclut les dissidences collectives de classe, de relations interpersonnelles, d'organisation sociétale, sexo-affectives, de genre. Un système excluant construit à partir de mirages et mensonges. Pour trouver des certitudes, pour nous approcher à la réalité française il faut, selon l'auteur, « *visiter la frontière entre les gens que la société tue et la société protège, c'est là où réside la vérité de notre société* »¹. C'est pour ceci que pendant qu'on lit ses ouvrages on peut conclure que « *la politique est quelque chose de personnel et corporelle* »².

Edouard Louis est un écrivain né en 1992 en Picardie où il a vécu ses années de jeunesse et adolescence. Ses origines humbles sont une des revendications qu'on trouvera au

¹ Édouard LOUIS, *On propose deux choses aux classes populaires : mourir ou mourir*
<https://www.youtube.com/watch?v=he6CWAHa278>

² Édouard LOUIS, *On propose deux choses aux classes populaires : mourir ou mourir*
<https://www.youtube.com/watch?v=he6CWAHa278>



long de l'analyse, ainsi que l'isolement des personnes qui ne servent pas à consolider le modèle d'état marqué par la productivité, le classisme et le cishétéropatriarcat. Quand Edouard Louis arrive à Paris, il rejoint un groupe personnes qui écrivent et pensent les oppressions du système actuel. Ce groupe d'écrivains donne la voix à ces personnes qui sont au-delà des marges, dans leurs récits comme c'est le cas de Didier Eribon, Annie Ernaux ou Geoffroy de Lagasnerie, très marqués par les postulats philosophiques de Pierre Bourdieu. Lui-même affirme:

« quand je vois la violence du monde (raciste, homophobe, envers les classes populaires) je ne peux pas comprendre que 90% de la littérature parle des problèmes de la bourgeoisie blanche. Comment on ne peut pas réinterroger ces questions ? Je ne saisis pas comment on peut être aussi loin du monde, aussi loin de la réalité. »³

En s'inspirant aussi beaucoup avec les théories de la déconstruction de personnages comme Michel Foucault, Judith Butler ou James Baldwin, Edouard Louis fait une *littérature de confrontation*, nous confronte dans ses ouvrages aux problématiques de la société française actuelle.

La littérature de Louis est un feu urgent dans la société. Dans un style d'*écriture plate*, comme celui pratiqué par Annie Ernaux, ses personnages vont montrer les points nécessaires pour changer ce système de façon collective. La collectivité et l'individualité se mélangent toujours dans un rapport de causalité qui blessera surtout les personnes défavorisées. Mais c'est une revendication des collectivités aux marges qui se rassemblent dans des espaces publics physiques ou des espaces artistiques, dont littéraires, qui font « *l'acte littéraire comme acte collectif, ouvert au monde et à se mettre en question à travers le monde* »⁴.

Ma recherche se basera sur les problématiques auxquelles j'essaierai de répondre dans mes conclusions. Je prends toujours le sujet, le protagoniste et par opposition -si bien on verra dans *Qui a tué mon père* qu'ils ont des points communs- son père, dans sa corporéité comme outil pour dénoncer et changer la réalité.

³ Édouard LOUIS, *On propose deux choses aux classes populaires : mourir ou mourir*
<https://www.youtube.com/watch?v=he6CWAHa278>

⁴ Édouard LOUIS, *On propose deux choses aux classes populaires : mourir ou mourir*
<https://www.youtube.com/watch?v=he6CWAHa278>

2. Justification des problématiques de recherche et cadre théorique

Afin de faire ma recherche et essayer de comprendre les rôles des corps et des actions individuelles du personnage principal de l'ouvrage, il faut tout d'abord concrétiser les problématiques d'analyse d'où je pars dans la description du personnage protagoniste des trois oeuvres : Édouard Louis, et aussi son père, en contraposition au rapport au corps et à l'identification et l'expression du genre, notamment dans *Qui a tué mon père* :

1. Comment l'entourage affecte-t-il les transformations du protagoniste au long des trois ouvrages ?
2. Quel est le rôle de la corporéité chez le personnage principal et son père dans les trois récits ?
3. Dans quelle mesure la violence est-elle présente dans les vécus des personnages au développement des personnalités ?
4. Comment la symbolique masculine affecte-t-elle les deux personnages au quotidien ?
5. Est-ce que les personnages arrivent à être eux mêmes ? Quels espaces de pouvoir restent aux personnages ?

La question de l'entourage sera analysée à partir de l'opposition du *je* narrateur et de ses pensées avec ses actes ou l'obligation à agir. En partant d'une position qui s'approche de l'idée du *constructivisme structuraliste* de Pierre Bourdieu, je me propose de décrire l'*habitus* du personnage que décrit Édouard Louis entre la liberté et l'oppression. La corporéité jouerait alors un rôle de matérialisation de la soumission, ou à l'inverse celui d'une arme dans une lutte contestataire. Le corps est aussi l'unique espace qui continue à appartenir à ces personnes qui ont été dépossédées, et le lieu où se manifesteront les symptômes de la personnalité, du genre et du groupe social. A partir de l'étude de Luc Boltanski *Les usages sociaux du corps*, j'appliquerai les notions sociologiques de rapport et de soin des corps selon le contexte social ou de classe. Ceci nous amènera à faire un étude de la notion de performativité du corps et des représentations physiques d'inclusion sociale que subissent le personnage d'Édouard Louis et son père.

Le mécanisme d'assimilation à un groupe corporel ou genré implique l'intégration de

la violence comme le fouet qui dompte les corporéités en dehors de la norme cishétéropatriarcale. Les violences sont les outils que déploient les classes qui se placent au sommet des pyramides sociétales, les dominateurs politiques et/ou hétéropatriacals. A partir des études de Monique Wittig dans *The Straight Mind and other essays*, j'essaierai de décrire les violences que produit le système d'esclavage qu'Edouard Louis décrit dans les portraits de ses personnages. Selon Wittig « *la présence d'esclaves et des sexes provient de la même croyance [...] L'idéologie de la différence sexuelle opère dans notre culture comme une sorte de censure, dans la mesure où elle cache l'opposition qu'existe dans la sphère sociale entre les hommes et les femmes en se justifiant à partir de la nature. [...] Ces différences sociales impliquent toujours un ordre économique, politique et idéologique* ». Ce système cishétéropatriarcal qui se définit à partir des opposés, donne aussi des consignes à suivre au genre dominant, c'est-à-dire, le masculin. Dans la symbolique masculine se trouve un continuum de règles à suivre pour être accepté en tant que masculin dans les sociétés, changeantes et en mêmes temps gardiennes des traditions, avec toutes les implications sociétales de la tradition. En ce sens-là, Edouard Louis parlera de l'idée de privation ou de *l'existence négative*, que l'on pourrait identifier dans les deux personnages que je me propose d'analyser. La destruction des personnages passe, comme on verra, par le fait d'assumer ou de vouloir s'identifier aux masculinités.

Dans ce point-là, je me propose d'analyser les chemins et les espaces de lutte qui restent à ces personnages, quelles nouvelles images Edouard Louis donne de ces personnages. Si les personnages se sont approchés de leur être, ou leur essence ou si les personnages construisent leur propre identités à partir des faits et du vécu. Si il existe une sorte d'identité aux marges capable de rassembler les luttes vers des entités dominatrices, si l'on peut établir des dialogues entre les théories de l'étatsunienne Kimberlé Crenshaw et le concept d'*intersectionality*, l'identité queer de Judith Butler et l'impossibilité d'établir des essences humaines sans avoir en compte les contextes et la relativité de chaque individu.



3. Analyse des personnages père et fils dans les ouvrages *En finir avec Eddie Bellegueule*, *Histoire de la violence* et *Qui a tué mon père*

3.1. L'entourage et les personnages

« *Il est bien ton petit frère, moi je l'aime bien, il est différent* »
En finir avec Eddy Bellegueule, p. 173

Les espaces où se déroulent les trois ouvrages : *En finir avec Eddy Bellegueule*, *Histoire de la violence* et *Qui a tué mon père* sont la région de Picardie et Paris. Ces deux espaces opposés vont constituer une conceptualisation différente du personnage principale : Edouard Louis.

Dans *En finir avec Eddy Bellegueule* on trouve le parcours de la jeunesse du protagoniste, à la fin des années 1990- début des années 2000, à Picardie⁵. Eddy habite avec sa famille de classe ouvrière dans un petit village picard. On se focalisera sur les espaces de socialisation très réduits au-delà de la famille comme l'école, les personnes de son âge, les rôles de genre et les modes de vie des gens qu'il décrit dans les chapitres « *Vie des filles, des mères et des grand-mères* » ou « *Les histoires du village* ». Le petit village où grandit le protagoniste implique sa négation. En effet, le nom qui lui a été donné par ses copains de l'école lui a imposé une identité : Eddy Bellegueule. Ce nouveau nom exprime deux caractéristiques qui vont marquer leur existence avant la fuite : Eddy -au diminutif- à cause de sa petitesse personnelle et ses traits efféminés et Bellegueule en référence à la manque d'argent pour payer une orthodontie « *tes parents ne t'ont pas emmené chez un orthodontiste* »⁶. On a donc une double diminution dans ce contexte : physique et de classe « *Ma mère le disait en parlant des ouvriers : Nous les petits on intéresse personne, surtout pas les grands bourges* »⁷. L'entourage devient donc une cage, une prison « *J'étais prisonnier, entre le couloir, mes parents et les habitants du village* »⁸.

Le protagoniste essaie de s'assimiler à un entourage où les rôles de genre sont très marqués dès la naissance. Les chemins développement personnelle et l'occupation des

⁵ Livret I. *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 12 (NOTE: Étant donné qu'il s'agit des romans objet d'étude, je ne citerai pas l'auteur, Édouard Louis, quand je fais référence à un extrait de ces trois ouvrages)

⁶ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 18

⁷ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 15

⁸ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 79

espaces sociaux sont aussi déterminés par le genre. Il l'explique avec les rôles de sa famille : la mère au foyer chargée des tâches de soin et le père qui se sociabilise après les heures de travail à l'usine. Le père incarne l'antonyme d'Eddy et il méprise constamment les potentialités de son fils : l'école et les enseignements. Dans une France rurale où les clichés et les rôles sont plus difficiles à changer, le protagoniste habite dans un entourage familial restrictif et traditionaliste avec des mécanismes de punition et du rejet de la différence corporelle, comportementale, mais aussi raciale comme on verra plus tard. L'acceptation des personnes hors la norme ne s'effectuera qu'en possédant des qualités très bonnes ou en étant excessivement tendre : « *C'est vrai que j'aime pas les noirs, tu vois plus que ça maintenant, qui font des problèmes partout, qui font la guerre dans leur pays ou qui viennent ici brûler des voitures, mais toi Jordan, toi t'es bien différent, t'es pas pareil, on t'aime bien* »⁹. Les exigences de comportement à ces personnes deviennent donc plus fortes pour être acceptées dans le contexte rural. Ceci est un avancement et un reflet des hiérarchies du village, dans les classes populaires, qui ont un micro-cosmos différent de celui des sociétés urbaines, notamment dans Paris, où Edouard Louis arrivera dans le roman prochain. Dans l'entourage de la France urbaine, - abandonnée où résident les classes délaissées- on trouve un désintérêt et une non-reconnaissance des études qui doivent servir qu'à se débrouiller dans les besoins quotidiens nécessaires pour travailler à l'usine qui employait la plupart des hommes de la ville. En choisissant les études, Eddy Bellegueule se classe hors de son milieu populaire, hors de son entourage et hors de sa famille.

Son père est le roi de la maison ainsi que les hommes cishétéros autochtones seront les rois de la ville « *J'aime bien me balader à poil, je suis chez moi je fais ce que je veux. Jusqu'alors dans cette maison ce moi qui commande* »¹⁰. Le père habite un corps complètement en consonance avec son entourage, face à Eddy qui reste coincé à son intimité. L'entourage fait aussi que le personnage principale soit dépossédé de son statut de classe et qualifié comme « *bourgeois efféminé* ». Il s'agit d'un double déplacement de la personnalité du personnage qui va trouver seulement dans l'école et les études les espaces de libération rêvée de la France urbaine. Malgré qu'il fait des efforts et copie des rituels pour s'adapter à son entourage comme on voit au chapitre dédié à Sabrina. Dans sa « *ultime tentative*

⁹ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 30-31

¹⁰ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 71

amoureuse » il va aussi échouer « *Aujourd'hui je serai un dur* »¹¹.

À ce moment commence un processus de détachement avec différentes tentatives de fuite. Avec l'affirmation « *je pars, je m'en vais pour toujours* »¹² le personnage commence son détachement psychologique, et deuxièmement physique, à cause de la méconnaissance des techniques de fuites jamais « *à cause de la nostalgie ou des personnes, des facteurs qui nous retiennent* »¹³. La première *porte étroite* qui va traverser *l'intello de la famille* sera pour aller faire ses études à Amiens. Il consacre ses efforts à l'élaboration d'une nouvelle vie loin de son village :

*« le seul chemin qui me permettrait de m'éloigner non seulement géographiquement, mais aussi symboliquement, socialement de mon passé. J'aurais pu me faire ouvrier, comme mon frère, dans une usine à trois cent kilomètres de chez mes parents et ne plus les voir : la fuite aurait été partielle. Il serait resté en moi la présence de mes oncles, de mes frères : le même vocable, les mêmes habitudes alimentaires, vestimentaires, les mêmes intérêts, et plus ou moins le même mode de vie. Il n'avait que les études qui me permettaient une fuite totale. »*¹⁴

Après Amiens, il arrive à Paris qui est le lieu du deuxième ouvrage, *Histoire de la violence*. À Paris, Eddy trouvera ses espaces et des amis : Didier Eribon et Geoffroy de Lagasnerie, avec qui il partagera ses intérêts. Ces deux amis sont fondamentaux pour qu'il arrive à sa réalisation, au moment de sa transition d'Eddy à Edouard. Une sorte de nouvelle protection apparente, qui s'évanouit avec l'événement noyau de l'ouvrage : la tentative d'homicide. Reda, un jeune humble d'origine kabyle essaie de violer et assassiner Edouard. Ce fait met en question les relations du personnage avec ce nouvel entourage urbain. La question de marges revient : une personne racisé, de classe populaire qui a subi des violences dans un contexte blindé pour les classes dominantes. Il y a un essai dans la psyché du personnage de comprendre les violences qu'il reproduise. La ville est violente et laisse aussi mourir des personnes. Edouard le pense « *il s'est dit que lui dans la même situation il aurait fait pareil. Il aurait sûrement pas été mieux* »¹⁵. La violence est installée dans l'entourage, les personnes reproduisent les modèles reçus. A Paris il y a aussi des violences qui sont projetées, qui servent à fragiliser les individus comme Édouard « *je suis malade à cause de*

¹¹ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p.182

¹² *En finir avec Eddy Bellegueule* p.185

¹³ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p.184

¹⁴ *Histoire de la violence*, p. 85

¹⁵ *Histoire de la violence*, p. 103

vous, parce que vous me laissez mourir »¹⁶. La violence est le nexé d'union du binôme rural-urbain ainsi que d'autres traits partagés qu'on analysera plus tard.

Néanmoins les constructions du symbolique urbanité et ruralité se basent sur des généralisations et des opposés insérés dans l'imaginaire collectif. L'urbanité serait associée par les classes populaires au monde du raffinement bourgeois, du savoir privé aux ouvriers, tandis que la ruralité serait associée pour les classes bourgeois et dominantes comme des personnes grossières ou ignorantes, proche à une animalisation. Ceci nous fait tomber dans une tension entre ces deux mondes avec des rapports de force inégaux. Édouard se place au milieu et ceci a des conséquences : le double mépris, la double déprotection - sujets centraux de *Qui a tué mon père* quand Édouard retrouvera son père moribond-. Dans *Histoire de la violence* la peur comble Édouard dans les deux espaces : urbain et rural. Sa sœur l'explique :

« tu voulais bêtement ressembler à un bourgeois pour enfouir ce que tu voyais comme tes origines pauvres et provinciales - ce dont tu avais peur, c'est la peur qui te faisait voir- mais ta vision de la bourgeoisie était une vision en retard cent ans, justement à cause de la distance entre toi et ce monde, et tu avais acheté cette lavallière et un costume trois pièces que tu portais à toutes les occasions, souvent avec une cravate même pour aller au supermarché ou à l'université »¹⁷.

La mimésis sociale s'avère aussi dans l'espace urbain. Avait Édouard idéalisé l'urbanité ? Au-delà de l'idéalisation, il existe le besoin d'adaptation et participation active dans le nouveau entourage, nécessaire pour la réalisation humaine selon Pierre Bourdieu. Le sociologue nous parle du concept de *capital social*¹⁸, à côté du capital économique et le capital culturel, celui-là représente *la relation et les réseaux d'entraide qui peuvent mobiliser les individus*. Est le capital social possible grâce à l'acceptation dans le groupe ? Les trois concepts sont liés entre eux et interdits à Reda et Édouard. Leur capacité de développer leur capital social, c'est-à-dire, de former partie des réseaux affectifs et participatifs parisiens est limitée aux *modus vivendi* et les référents urbains, loin des caractéristiques de ces deux personnages. Par contre, le père d'Édouard dans son entourage rural développe des réseaux de soutien dans des espaces de socialisation tels que le bar, l'usine ou les réunions avec les voisins du village. Eddy, l'Édouard rural, restera toujours coincé à la maison et sa présence au terrain social sera désormais restreinte à la réussite de ses tentatives d'adaptation, voir ses

¹⁶ *Histoire de la violence*, p. 159

¹⁷ *Histoire de la violence*, p. 127-128

¹⁸ Dominique MÉDA, *Le capital social : un point de vue critique*, p. 36
<https://www.cairn.info/journal-l-economie-politique-2002-2-page-36.htm>

relations avec les filles.

Bourdieu nous parle, à côté du *capital social*, du concept de *habitus*, autrement dit, les pratiques de l'individu et la collectivité dans une objectivation basée sur les conditions matérielles et antérieures à leurs vécus et les subjectivations des individus selon leurs besoins présents, le dynamisme des préceptes institutionnels et la spontanéité :

« systèmes de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre, objectivement "régliées" et "régulières" sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles, et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre. »¹⁹

Le village limite à Eddy Bellegueule les espaces subjectifs réels. Son père et Reda répètent un *habitus* : des schémas de violence insérés dans la société. Dans le troisième livre *Qui a tué mon père* on peut se demander si son père n'avait pas vraiment perdu ou était affecté à cause de jouer son rôle sociale, son *habitus*. Edouard retrouve son père en train de mourir par l'éloignement de lui même et d'un système qui utilise la classe ouvrière dans une relation de domination-esclavage qui implique l'échappement de son corps. Le fils établit des vases communicantes entre son père et lui. L'entourage les a amenés vers une « *existence négative* » : son père en se livrant au *habitus* de l'entourage préétabli se condamne à la mort de son corps, de son être et le fils nié du *habitus*, a dû fuir.

Le langage est aussi lié aux relations des personnages avec l'entourage. Les théories des linguistiques Sapir-Whorf proposent que les catégories linguistiques sont exemples et en même temps formateurs de la représentation des idées. Les exemples de Lakoff et Johnson dans le processus de conceptualisation et classification de notre entourage à partir de notre réalité par des mécanismes métaphoriques et métonymiques²⁰ montrent aussi ce lien très fort. On peut remarquer dans les ouvrages le grand nombre de synonymes référés à l'homosexualité : « *pédé, pédale, tapette, tapiole, fiotte, tantouze, enculé, tarlouze, tafiole...* ». Le langage nous apporte des informations socioculturelles de la réalité qu'Eddy habite. Le

¹⁹ Pierre BOURDIEU, *L'habitus en sociologie entre objectivisme et subjectivisme*, p. 4

²⁰ George LAKOFF et Mark JOHNSON, *Metaphors We Live By*, p. 21-23

<https://www.textosenlinea.com.ar/libros/Lakoff%20y%20Johnson%20-%20Metaphors%20We%20Live%20By%20-%201980.pdf>



fait de nommer, avoir des noms crée des réalités²¹ qui, dans ce cas-là, témoignent les inégalités.

Les variations diastratiques du langage nous renseignent sur l'inscription dans une classe sociale, l'identification de genre, l'âge, le métier, etc. du père et du fils. La séparation des symboliques urbaine et rurale conduit à la variation du langage : français normative/patois, langue/dialecte, correct/incorrect, raffiné/grossier... des traits assignées directement à chaque symbolique. La ruralité dans ces ouvrages est la Picardie : une société linguistique diglossique comme la picarde, où il y a la langue picarde, méprisée historiquement, et le français instauré comme la langue d'accès à la culture, la langue bien valorisée. Malgré le fait que la société picarde peinte par Edouard Louis utilise le français comme langue de communication, la langue picarde de base aura forcément des influences sur le français. Le processus de neutralisation d'un modèle diatopique de français -celui du centre de pouvoir- comme la variété non-marquée a montré historiquement la domination linguistique. Face à cela les individus construisent ses appartenances aussi à partir de la langue. Quelle langue utilise donc Edouard ? Comment s'identifier à une langue qui suppose l'attachement à un endroit qui le méprise ? Changer la manière de parler peut impliquer changer la représentation de c'est que l'on est ? Si le langage est révélateur aussi de beaucoup de données personnelles, qu'est-ce qu'Edouard va vouloir garder et effacer ? Dans *Histoire de la violence*, la soeur d'Edouard lui exprime déjà l'importance du langage pour l'appartenance au nouveau entourage parisien :

« Mais je me rends compte qu'au bout de deux jours c'est plus pareil, plus du tout. Il fait de moins en moins des manières et tout s'estompe. Il s'adoucit, il se remet même à dire des phrases en picard. Il dit plus Ça va, mais Cha-vo-ti ?, même hier après le repas il a dit « Chétouaite fin bouen », même si il le disait en riant il l'a dit, il dit plus tomber mais il dit tché, et il réapprend à rire quand une femme, n'importe qui, elle va aux toilettes et qu'elle dit Je vais secouer ma salade, tout ce qu'il disait avant quand il était pas fier et donc il rit alors que les premiers jours il dit que des expressions comme ça il ne veut plus les entendre. Que ça lui faisait rire quand il était enfant et que ça fait rire que les enfants mais que lui ça lui coupe l'appétit maintenant. Que c'est son passé. Peut-être que c'est pour ça qu'à chaque fois il veut partir aussi vite de peur de redevenir comme avant pour toujours. »²²

La question du langage revient un autre fois dans *Histoire de la violence*, le moment où Edouard est immobilisé et serré par son homicide, Reda. Le langage est alors présenté

²¹ Claire OGER, *Judith Butler, le pouvoir des noms. Politique du performatif*, dans *Mots. Les langages du politique* p.126 <https://journals.openedition.org/mots/736>

²² *Histoire de la violence*, p. 125-126

comme le constitutif de l'être humain. Edouard assiste à la perte de son conscience et de son être parmi la perte du langage :

*« On dit qu'on ne peut pas sortir du langage, qu'il est le propre de l'être humain, qu'il conditionne tout, qu'il n'y a pas d'ailleurs, d'extérieur, qu'on ne pense pas d'abord pour ensuite organiser ses pensées par le langage mais qu'il n'y a de pensée que par lui, qu'il est une condition, une nécessité de la raison et de la vie humaine, si le langage est le propre de l'homme alors pendant ces cinquante secondes où il me tuait je ne sais pas ce que j'étais ».*²³

3.2. La violence et les personnages

« 'Tourne-toi', et j'ai pensé 'Il veut que je lui tourne le dos pour m'étrangler, il ne veut pas voir mon visage quand il me tuera' »
Histoire de la violence, p. 148

La violence est le sujet transversal dans les trois ouvrages. Au début de la trilogie, le protagoniste nous fait déjà une déclaration :

*« de mon enfance je n'ai aucun souvenir heureux. Je ne veux pas dire que jamais, durant ces années, je n'ai éprouvé de sentiment de bonheur ou de joie. Simplement la souffrance est totalitaire : tout ce qui n'entre pas dans son système, elle le fait disparaître »*²⁴

La violence accompagne Eddy Bellegueule et continue avec *Histoire de la violence* où le thème directeur est la tentative d'homicide et viol d'Edouard. Elle est aussi au premier plan quand Edouard visite son père, en se demandant dans *Qui a tué mon père* pourquoi son corps a tellement changé. Le protagoniste n'arrive pas à reconnaître son père fragilisé. Ce fait déclenche un monologue du fils qui repasse leur relation paterno-filial ainsi que les causes. On apprendra qu'il s'agit des violences institutionnelles dans un système pyramidal qui abandonne toujours les personnes qui se place au plus bas. Au-delà des personnages du père et d'Edouard qu'on se propose d'analyser, on verra que les personnages féminins ainsi que Reda reçoivent aussi des violences. On peut se demander alors dans quelle tous les personnages sont unis par la violence envoyée vers eux ?

Pour faire cette étude, je tracerai les violences qui se répètent à partir de trois questions identitaires qui se nourrissent entre elles : violence vers l'expression de genre et la sexualité, vers l'origine et vers la classe. Toutes ces violences répondent aux paramètres du

²³ *Histoire de la violence*, p. 123-124

²⁴ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 13

système actuelle qui se base sur la tradition cishétéropatriarcale et la domination des classes puissantes. Ces pyramides sont soutenus à partir de méthodes de répression et réincorporation des individus selon leurs origines à leur place assignée, autrement dit, un état qui fait de pratiques violentes. Geoffroy de Lagasnerie, philosophe et sociologue français, ami d'Édouard Louis présent dans *Histoire de la violence* explique dans une conférence intitulé *État et violence*²⁵ prononcé à Paris en 2016 la présence de la violence très explicitement dans le système actuel à partir du binôme dominateur-dominé, autrement dit, ceux qui l'exercent et ceux qui la reçoivent. Ainsi de Lagasnerie explique que ce qui n'existe pas c'est la non-violence : « *la non-violence n'existe pas, quand on parle d'un mouvement non-violente il s'agit d'un mouvement qui permet la violence à l'État* »²⁶

Le livre premier montre des violences verbales et puis physiques vers la condition sexuelle. Les violences vers les questions de genre affectent les personnages dans leur construction de la masculinité. L'auteur nous présente la masculinité rurale à partir des actes violentes, incarnée par les cousins et leurs amis, pour qui le divertissement se base sur le vol chez des voisins ou des pratiques sexuelles d'humiliation. Tous ces images retournent vers le mimétisme sociale des figures masculines pour être dans les rôles de la virilité requise. Le père et le frère, Jacky, ont aussi des caractères violents qui « *Moi je suis un nerveux, je me laisse pas faire, et quand je m'énerve, je m'énerve [...] De toute façon que veux-tu, il est comme ça Jacky c'est un homme, les hommes sont comme ça, il s'énerve facilement, il peut pas se calmer trop vite* »²⁷. Édouard les subit mais aussi tous les hommes du village, qui ne vont retrouver que dans la consommation démesurée d'alcool le seul divertissement « *Ya que comme ça qu'on s'amuse* »²⁸. On peut alors se demander pourquoi la recherche de réalités parallèles parmi l'ivresse est le seul moyen de divertissement des personnages masculins du village ? Tout est lié aux violences des rapports de domination systématiques. Henri Géralin dans *Le problème de l'alcoolisme dans les territoires d'outre-mer*²⁹ explique comment dès le début de la colonisation, les habitudes européennes se sont insérées dans les populations

²⁵ Geoffroy DE LAGASNERIE, *État et violence*, conférence vidéo
<https://geoffroydelagasnerie.com/2016/06/03/video-etat-et-violence-conference-a-sciences-po/>

²⁶ Geoffroy DE LAGASNERIE, *État et violence*, conférence vidéo
<https://geoffroydelagasnerie.com/2016/06/03/video-etat-et-violence-conference-a-sciences-po/>

²⁷ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 44

²⁸ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 45

²⁹ Géralin HENRI, *Le problème de l'alcoolisme dans les territoires d'outre-mer*, p. 292-293
https://www.persee.fr/doc/pop_0032-4663_1953_num_8_2_2986

colonisées. Avec l'essor du commerce des boissons alcooliques au siècle XIX et XX, quand la traite s'est abolie, a eu lieu ce qu'on connaît comme l'*alcoolisation*. Ibrahima Thioub explique dans *L'administration coloniale et la lutte contre l'alcoolisme* comment l'alcoolisme en outre-mer, notamment les territoires non islamisés, déchaîne des violences et devient le *fléau social majeur de l'Union Française*³⁰. Il est important de souligner les rapports coloniaux parce qu'ils ont subi des violences ainsi que les classes ouvrières d'où vient Edouard.

Dans *Histoire de la violence*, Reda incarne le personnage qui a reçu plus de violences par questions d'origine, violences racistes, par le système. Dès leur rencontre la nuit de Noël -où tout commence- dans la rue sur la place de République, Reda refuse de lui parler de ses origines kabyles. Il explique à Edouard que son père était venu à Paris « *pour sauver le passé, pour pouvoir réinventer -moins son présent, puisqu'il était trop tard, que son passé* »³¹. Reda est un personnage racialisé qui brise le lien avec son père, en certaine mesure comme Edouard. Il a aussi intégré les échelles de pouvoir et des violences raciales.

« *Reda parlait des Arabes de la même manière que les policiers (quand un ami m'a dit quelques mois après que Reda, au fond, était raciste lui aussi, raciste comme les policiers, mais pour des raisons différentes, je lui en ai voulu et je l'ai méprisé, je ne pouvais pas entendre quelqu'un insulter Reda, j'ai eu envie de protéger Reda de cet ami ; si quelqu'un devait dire du mal de lui je voulais être le seul à pouvoir le faire, le seul à en avoir le droit, puisque Reda avait une dette envers moi)* »³².

La peur des violences subies représente dans ces deux personnages l'essai d'effacer les origines et de grimper dans la pyramide sociale parmi le mépris et le détachement de ceux qui considèrent inférieurs. Le racisme avéré chez Reda est comparable à celui qui ont les gens du village de Picardie vers les personnes comme Reda. La classe sociale ou le *capital économique* intensifie ou réduit les violences d'origine. La pauvreté ou la richesse, marqueront le mépris violent ou l'inclusion exceptionnelle dans un système violent. On acquiert la violence au moment où on veut s'insérer dans le système, par mimétisme.

Comment Reda est-il devenu ignominieux si au début les deux personnages une si grande approximation d'esprits ? Le fait central est le moment de la tentative d'homicide, la

³⁰ Ibrahima THIOUB, *L'administration coloniale et la lutte contre l'alcoolisme en AOF*, p. 1125
https://www.researchgate.net/profile/Charles_Becker5/publication/281470354_AOF_realites_et_heritages_societes_ouest-africaines_et_ordre_colonial_1895-1960/links/581129c608aea04bbcbd525f/AOF-realites-et-heritages-societes-ouest-africaines-et-ordre-colonial-1895-1960.pdf#page=1118

³¹ *Histoire de la violence*, p. 63

³² *Histoire de la violence*, p. 66

violence paralysent au protagoniste le corps et la pensée. Le monde entier deviendra, face à lui, violent et la violence sera le seul habitant de sa pensée. C'est la représentation plus explicite de toutes les violence qu'on est en train de décrire dans cette analyse et que continueront avec le retour d'Edouard à son village dans *Qui a tué mon père ?*

La silhouette de Reda qu'Edouard confondra avec les passants dans les rues, la police, les médecins, les gens inconnus vont être aussi des déclencheurs de violence. Quand son affaire devient judiciaire son avis ne compte plus, sa subjectivité est paralysée en mise en mains d'un justice « neutralisante » :

« Ils sont comme Reda. Ils sont Reda. Si Reda est le nom du moment où tu as dû vivre ce que tu ne voulais pas vivre, si Reda est le nom de la privatisation, du silence, de ton absence, le nom de l'instant où tu as dû faire ce que tu ne voulais pas faire où tu as dû traverser ce que tu ne voulais pas traverser être ce que tu ne voulais pas être alors tu as beau chercher [...] Ils n'arrêtent pas, ils t'étranglent, ils t'étouffent et tu les supplies de s'arrêter mais ils ne s'arrêtent pas. »³³

Edouard se demande alors *« pourquoi est-ce qu'on impose aux perdants de l'Histoire d'en être les témoins -comme si être perdant n'était pas suffisant, pourquoi est-ce qu'ils doivent en plus répéter la perte jusqu'à l'épuisement ? »³⁴* A ce moment-là, Edouard revendique le droit au silence *« ils devraient être les seuls à avoir le droit de se taire, et ce sont les autres à qui on devrait reprocher de ne pas parler »³⁵*.

En troisième lieu, on se centre sur les violences de classe. L'ouvrage final de la trilogie, *Qui a tué mon père*, nous donne l'exemple le plus clair. Comme on a déjà annoncé³⁶, la pauvreté était méprisée. La pauvreté qui atteint la plupart des habitants du village ouvrier doit toujours être caché, comme l'homosexualité. Le lecteur va trouver une révision des actions politiques violentes qui ont rendu agonisant le corps de son père. Les décisions quotidiennes politiques enchaînent une très grande violence sur les classes les moins favorisées. La valeur de la classe ouvrière est le profit d'utilisation dans les chaînes de productivité, en les dépossédant de leurs vies, en les poussant à accepter la violence : *« tu avais perdu le luxe de l'étonnement et de l'épouvante, plus rien, plus rien n'était violent puisque la violence, tu ne l'appelais pas violence, tu l'appelais vie, tu ne l'appelais pas, elle*

³³ *Histoire de la violence*, p. 183-184

³⁴ *Histoire de la violence*, p. 185

³⁵ *Histoire de la violence*, p. 185

³⁶ *Bellegueule en référence à la manque d'argent pour payer une orthodontie « tes parents ne t'ont pas emmené chez un orthodontiste ».*

était là. elle était »³⁷. Edouard nomme toutes les mesures politiques qui se sont mises en place dernièrement pour faire le compte des mesures violentes avec un impact direct et les personnes de pouvoir qui les ont appliquées :

« mars 2006 - Jacques Chirac et le ministre de la Santé Xavier Bertrand annoncent que des dizaines de médicaments ne seraient plus remboursés par l'État, dont, en grande partie, des médicaments contre les troubles digestifs. Comme tu devais rester allongé toute la journée depuis l'accident et que tu avais une mauvaise alimentation, les problèmes de digestion étaient constants pour toi. [...] En 2007, Nicolas Sarkozy mène la campagne des assistés, qui selon lui, volent l'argent de la société française parce qu'ils ne travaillent pas. [...] En 2009, Sarkozy et Martin Hirsch remplacent le RMI, un revenu minimum versé par l'État français aux personnes sans travail, par le RSA. Tu touchais le RMI depuis que tu ne pouvais pas travailler. [...] En août 2016, sous la présidence de François Hollande, Myriam El Khomri, la ministre du Travail, soutenue par le Premier ministre Manuel Valls, fait adopter la loi dite "loi Travail". L'entreprise pour laquelle tu balais les rues pouvait te demander de balayer encore plus, de te pencher encore plus longtemps chaque semaine. [...] 27 mai 2017- dans une ville en France, deux syndicalistes -ils portent tous les deux un T-shirt-, deux hommes interpellent au milieu d'une rue le président français Emmanuel Macron. Il répond "Vous n'allez pas me faire peur avec votre T-shirt. La meilleure façon de se payer un costard c'est de travailler". Il renvoie ceux qui n'ont pas les moyens de se payer un costume à la honte, l'inutilité, à la fainéantise. [...] Septembre 2017- Emmanuel Macron accuse les "fainéants" qui, en France, selon lui empêchent les réformes. Quand j'étais petit tu répétais, obsessionnellement "Je ne suis pas un fainéant" parce que tu savais que cette insulte planait au-dessus de toi, comme un spectre que tu voulais exorciser. [...] Août 2017 - le gouvernement d'Emmanuel Macron retire cinq euros par mois aux Français les plus précaires,. Le même jour, ou presque, peu importe, il annonce une baisse des impôts pour les personnes les plus riches de France. »³⁸

En révisant les propos de Geoffroy de Lagasnerie, on peut voir l'explicitation des violences dans le système, le côté violent de la loi. L'État alors, en tant qu'institution, serait la représentation des chaînes de violence :

« Au moment où l'on dit qu'on est à côté de l'État, on est à côté de la violence, à partir du moment où on est pour l'État, où on est pour la loi, de l'application de la loi on est d'une certaine manière ou d'une autre pour la violence »³⁹

Les dominants prennent des décisions politiques dont les effets sont différents selon la classe

³⁷ *Qui a tué mon père*, p. 65

³⁸ *Qui a tué mon père*, p. 75-76, 79-81 et 83

³⁹ Geoffroy DE LAGASNERIE, *État et violence*, conférence vidéo

<https://geoffroydelagasnerie.com/2016/06/03/video-etat-et-violence-conference-a-sciences-po/>

sociale, nous avertit Edouard : « *Pour les dominants, le plus souvent, la politique est une question esthétique : une manière de se penser, une manière de voir le monde, de construire sa personne. Pour nous, c'était vivre ou mourir* »⁴⁰. À la fin de l'ouvrage on assiste à l'union des perdants : le père et le fils, opposés en leur *habitus*, partagent la marginalisation et la violence.

Les violences seraient alors générées dans le système. Elles dépossèdent, paralysent et marginalisent son père. L'état physique de son père est semblable à l'état d'Edouard dans *Histoire de la violence* au moment de la tentative d'homicide. Ceci permet d'établir des analogies entre les personnages : le vol des rêves, le sacrifice du corps, les pertes à cause rôles de genre. En fin, un vidage du futur, de l'avenir de toutes ces personnes qui n'appartiennent pas à la classe dominante « *Le devenir s'était vidé de sa réalité comme on vide un oeuf par un trou percé à son extrémité* »⁴¹.

Malgré que j'ai axé mon étude en violences par trois raisons, il y a des vases communicantes car le système d'oppression articule toujours les mêmes mécanismes et place au sommet aux même dominateurs. Dans ce sens-là, Kimberlé Williams Crenshaw propose dans son article *Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur* le terme *intersectionnalité*⁴², très important dans les luttes féministes actuelles. En prenant l'exemple des femmes noires étatsuniennes, Crenshaw contemple toute la violence par des raison multifactorielles qui poussent aux discriminations. En comprenant que le système actuel cishétéropatriarcal - et donc, celui qui décrit Edouard Louis- opère de la même manière, c'est déjà ouvrir la porte à la réconciliation d'Edouard et son père qui ont été privés de jeunesse, qui ont vécu, ressenti et reproduit des violences, des vies annulées.

3.3. Le rôle du corps et la question du genre dans les personnages

**« L'histoire de ton corps accuse l'histoire politique »
« Au moment où tu m'as ouvert la porte je ne t'ai pas reconnu [...] Ton corps est devenu**

⁴⁰ *Qui a tué mon père*, p. 79

⁴¹ *Histoire de la violence*, p. 127

⁴² Kimberlé W. CRENSHAW, *Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur* dans *Cahiers du Genre*, p. 61
https://edisciplinas.usp.br/pluginfile.php/4123082/mod_resource/content/1/Crenshaw%20Cah%20Genre%202005.pdf

trop lourd pour toi »
Qui a tué mon père, p.12-13

La question de la corporéité et la représentation et expression de genre sont essentiels pour comprendre le père et le fils. Le corps des deux personnages est celui qui permet l'inclusion et l'exclusion dans les sociétés ainsi que leur catégorisation sociale. Bien que le corps soit la partie matérielle et extérieure de nous, parmi le corps on a accès à certains milieux sociaux ou d'autres. On peut le modifier et l'adapter ainsi que le conceptualiser selon les règles qui opèrent de classe, espace et tradition culturelle.

Pierre Bourdieu affirme « *On enlève tout aux classes populaires et la seule chose qu'on leur laisse c'est leurs corps* »⁴³. Pendant les trois récits le corps du père et du fils sera modifié pour construire leurs identités sociales et arriver à l'acceptation et la reconnaissance sociales. Si le corps est le seul outil des personnages, il devient alors très nécessaire de faire une analyse des rapports entre les deux personnages et leurs corps. Luc Boltanski dans *Les usages sociaux du corps* décrit un « habitus corporel » où la lettre de présentation en société des personnages, leur physique, est toujours façonnée par les dimensions économiques, géographiques, sociologiques et de genre. Parler du corps veut dire parler de la construction du corps et de genre et des espaces de relation permis. Boltanski insiste sur la division sociale entre ceux qui comprennent leur corps comme outil de travail, objet de force et ceux qui le conçoivent comme une partie de l'être duquel on doit prendre soin et parmi lequel on se présente comme plaisant ou désirable aux autres⁴⁴.

Les deux personnages ont des rapports corporels très différents. Le père performe son corps pour adopter l'habitus corporel en consonance avec son genre biologique et les dynamiques sociales de l'entourage. Il le conçoit comme une machine de travail, un appareil pour exécuter ses tâches à l'usine. La force et la violence vers le corps même, vendraient expliquer le paradigme de masculinité du père et des autres hommes du village la Picardie. Boltanski nous parle aussi de l'habitus physique⁴⁵, comme un habitus de classe. Dans la construction du masculin de la campagne picarde, les hommes classes populaires on assiste à

⁴³Citation de Pierre BOURDIEU par Edouard LOUIS dans *L'entretien avec Édouard Louis à MediaPart* <https://www.youtube.com/watch?v=he6CWAHa278>

⁴⁴ Reformulation des principes exposés pour Boltanski.

⁴⁵ Luc BOLTANSKI, *Les usages sociaux du corps* p.206
https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1971_num_26_1_422470

une sorte d'aversion à la médecine. Dans le chapitre *La résistance des hommes à la médecine*

46 .

« Aujourd'hui encore, je ne peux m'empêcher d'éprouver une sorte de répulsion à l'idée d'ingérer des antibiotiques ou d'appeler un médecin. D'une manière générale -pas seulement mon père-, les hommes n'aimaient pas ça. Ils en faisaient un principe 'Moi je fais pas de chichis à prendre des médicaments tout le temps, je suis pas une lopette' J'avais été façonné par l'expérience de la résistance à la médecine, notamment en raison de mon désir obsessionnel de m'identifier, de mimer -sinon singer- les caractéristiques masculines. »⁴⁷

Boltanski développe le concept de *compétence médicale*⁴⁸ en détachant que le dialogue entre les personnes usagères des services de santé et les médecins augmente au fur et à mesure que la distance sociale avec les médecins diminue ainsi que la prise de conscience du *besoin médicale*.

« Mais rendre compte de l'inégalité du besoin médical dans les différentes classes sociales par les variations de la compétence médicale et par elles seules, c'est oublier que la mise en œuvre de la compétence médicale est elle-même soumise à des règles qui déterminent le degré d'intérêt et d'attention qu'il est convenable de porter aux sensations morbides et peut-être, plus généralement, aux sensations corporelles et au corps lui-même, le degré auquel il est convenable de parler de son corps, de faire part à autrui de ses sensations corporelles et, plus particulièrement, de se plaindre de ses sensations morbides et corrélativement, les seuils d'intensité à partir desquels une sensation doit être tenue pour anormale et être consciemment ressentie, acceptée, exprimée, et déterminer le recours au médecin. Or ces règles ne sont pas identiques dans les différents groupes sociaux. [...] Car l'interdit qui inhibe l'expression des sensations physiques (et par suite leur perception) a pour corollaire la règle positive qui prescrit de faire de son corps en toutes circonstances l'utilisation maximum : en conséquence, l'expérience que les membres des classes populaires ont de leur corps tend à se concentrer dans l'expérience qu'ils ont de leur force physique, c'est-à-dire de leur plus ou moins grande aptitude à faire fonctionner leur corps et à l'utiliser le plus longtemps et le plus intensément possible. Aussi l'idée de force qui exprime l'essentiel d'une représentation mécaniste du corps jamais explicite ni systématisée, constitue-t-elle le principe de cohérence de toute une série d'attitudes indépendantes en apparence. »⁴⁹

Or Edouard Louis nous décrit un père -et d'autres personnages masculins de son village et de sa famille, comme son frère et son oncle- qui impose des excès à son corps : d'alcool, de travail physique, de force, de graisse dans les repas... qui reviendrait sur l'idée de la méconnaissance du corps comme une partie de bienséance et bien-être des personnes. Les classes populaires donc, performent leur corps, pour l'adapter aux minuscules possibilités

⁴⁶ En finir avec Eddy Bellegueule, pages 112-118

⁴⁷ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 114-115

⁴⁸ Luc BOLTANSKI, *Les usages sociaux du corps*, p. 212-214

https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1971_num_26_1_422470

⁴⁹ Luc BOLTANSKI, *Les usages sociaux du corps*, p. 217

https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1971_num_26_1_422470

que leur ont été permis. La gestualité, l'expression et la représentation de genre viendrait tracer dans les classes populaires à la dichotomie *masculin/féminin* incluse dans l'habitus populaire instauré. On peut parler d'un mimétisme masculinisant du père qui l'obligera à ne pas se sentir libre : ne pas pleurer, ne pas danser, ne pas faire des études. Le corps de son père, performé et abîmé par le pas du temps qui retrouve Edouard à son retour dans *Qui a tué mon père* l'amènera à lui affirmer : « *La masculinité t'a condamné à la pauvreté, à l'absence d'argent* »⁵⁰. On peut se demander si Edouard nous invite à nous demander si le capital social de qui son père jouit à la ville, n'est pas une autre cage, si il ne s'agit pas d'une cage aussi les implications sociales de leur masculinité. Si bien la masculinité, comprise dans le sens systémique et politique de Monique Wittig⁵¹ inséré dans le système cishétéropatriarcal du village de Picardie, met sous pression celui qui doit se placer au sommet. Qu'est-ce que perd le père, le dominant? Edouard lui dit « *Papa a déjà dansé ?* » - *que ton corps ait déjà fait quelque chose d'aussi libre, d'aussi beau et d'aussi incompatible avec ton obsession de la masculinité m'a fait comprendre que tu avais été une autre personne, un jour [...]* "Il ne faut pas croire toutes les conneries que raconte ta mère" *Mais tu rougissais. Je savais que tu mentais.* »⁵²

Autrement, Edouard a un rapport avec son corps beaucoup plus conscient, soit par des questions externes où depuis l'école il avait reçu des messages informatifs sur l'anormalité et faiblesse de son corps, soit par la difficulté à se placer dans le binôme homme/femme construit à travers des qualités opposés « *Ma grande soeur avait vécu l'expérience à l'envers. C'était comme un miroir, une parfaite symétrie qui se serait dessinée entre elle et mon grand frère, entre le masculin et le féminin* »⁵³. Grâce à ceci est justifié le discours homophobe que reçoit Edouard et dont on parlera plus avant. La politique corporelle cishétéropatriarcale s'envisage à la polarisation du binôme, fondée à partir du besoin de se compléter parmi l'union des opposées homme/femme. La construction du symbolique masculin et du symbolique féminin des classes populaires du milieu qu'Edouard peint dans les trois ouvrages, font partie de cet ordre politique. Les hommes, comme son père, habitent et performant dans la cage de masculin en réussissant à l'inclusion sociale, à faire sa vie, s'y

⁵⁰ *Qui a tué mon père*, p. 34

⁵¹ Monique WITTIG, *The Straight Mind and other essays*

⁵² *Qui a tué mon père*, p. 16-17

⁵³ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 42

représenter et jouer son rôle violemment « *Pour un homme la violence était quelque chose de naturel, d'évident* »⁵⁴.

Le fils a un rapport de connaissance et mépris de son corps, il se trouve hors cage et sa corporéité déplacé dans la société :

*« Je rêvais de voir mon corps changer, de constater un jour, par surprise, la disparition de mon sexe. Je l'imaginai se faner dans la nuit pour laisser place à un sexe de fille au matin. Plus une étoile filante sans que je ne fasse le vœu de ne plus être un garçon. Plus une page de mon journal dans laquelle je ne faisais référence à ma volonté secrète de devenir une fille -et la peur, toujours présente elle aussi, que ma mère découvre ce journal. »*⁵⁵

Le rêve de changer de genre, de transiter la catégorie opposée, s'explique à partir d'un processus d'infériorisation de sa gestualité, d'un corps qui est censée d'être biologiquement masculin mais qui ne l'est pas considéré par la société. Au milieu rural picarde la masculinité est très bien valorisé, même la mère affirme « *J'ai des couilles, je me laisse pas faire* »⁵⁶. La féminité est dans un degré d'infériorité, complémentaire et secondaire, qui comme Eddy risquent d'être jugées pour ceux qui reproduisent l'habitus et donc l'ordre de domination « *les propos sur sa mère par les femmes sur place : Ta mère elle se fait sauter par tout le monde, elle trompe ton père, tout le monde l'a vu coucher avec les ouvriers du chantier de la mairie. C'est une pute.* »⁵⁷ Nonobstant, le fils souhaite devenir femme pour s'y placer car « *les mots maniéré, efféminé resonnaient en permanence autour de moi dans la bouche des adultes* »⁵⁸.

La fuite rêvée de l'endroit d'origine -ou le sexile⁵⁹ provoqué- du fils se déclenche au premier livre dans le chapitre intitulé *Révolte du corps*. Avec ce titre, l'auteur offre une autonomie au corps du personnage. Son corps commence à lui révéler des secrets, le fils écoutera son corps, en mots de Boltanski. Pendant sa jeunesse, Eddy nous explique l'impossibilité de maintenir des rapports sexuels avec Laura « *Ce sont des moments comme celui-là qui m'ont révélé le piège dans lequel j'étais, l'impossibilité de changer à l'intérieur du monde de mes parents, du collègue* »⁶⁰. Dans un deuxième défi de lui contre son corps il nous explique : « *J'avais échoué, avec Sabrina, dans la lutte entre ma volonté de devenir un*

⁵⁴ *En finir avec Eddy Bellegueule* p. 39

⁵⁵ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 144

⁵⁶ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 28

⁵⁷ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 63

⁵⁸ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 77

⁵⁹ *Exil par raisons de genre ou orientation sexuelle, extrait du livre Jimmy LAM, *Sexile = Sexilio*

⁶⁰ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 182

*dur et cette volonté du corps qui me poussait vers les hommes, c'est-à-dire contre ma famille, contre le village tout entier. Pourtant je ne voulais pas abandonner et continuais à me répéter cette phrase, obsédante, "Aujourd'hui je serai un dur", j'affirmais toujours plus ma haine des homosexuels pour mettre à distance les soupçons »⁶¹. Le défi sera gagné pour son corps, notamment dans le concert où il a des approches avec le chanteur « *L'ultime trahison de mon corps eut lieu une nuit où je me rendais en discothèque* »⁶². Au contraire du personnage du père, chez le fils ces avertissements entraîneront une réflexion intérieure sur sa sexualité et son genre. Décidé à fuir du village pour trouver ses espaces de confort, le fils trouvera à Amiens, après avoir été admis pour continuer ses études de théâtre, l'habitus corporel et la symbolique masculine sont complètement différents :*

(à Amiens) « Je découvre - quelque chose dont je m'étais déjà douté, qui m'avait traversé l'esprit. Ici les garçons s'embrassent pour se dire bonjour, ils ne se serrent pas la main. Ils portent des sacs de cuir. Ils ont des façons délicates. Tous auraient pu être traités de pédés au collège [...] Les bourgeois n'ont pas les mêmes usages de leur corps. Ils ne définissent pas leur virilité comme mon père. comme les hommes de l'usine.[...] Ces corps féminins de la bourgeoisie intellectuelle.[...] Je me dis Mais quelle bande de pédés Et aussi le soulagement Je ne suis peut-être pas pédé, pas comme je l'ai pensé. peut être ai-je depuis toujours un corps de bourgeois prisonnier du monde de mon enfance »⁶³

Edouard se trouve à la fois proche et loin des personnes qu'il vient de rencontrer. Il se trouve proche de leur culture somatique -techniques de soin corporel, pratiques sexuelles, gestualité, utilisation du corps...-. Néanmoins, il perçoit un éloignement de classe, les milieux sociaux d'où arrivent ses camarades. Parmi eux, le protagoniste connaîtra d'autres constructions de masculinité. En effet, Boltanski établit le lien entre le corps et le genre et la classe, de sorte que les hommes qui appartiennent aux classes supérieures sont vus pour les hommes qui appartiennent aux classes populaires comme contraires à eux et, en conséquence, hors de la catégorie masculine, autrement dit, femmes ou efféminés.

« De tels usages ludiques du corps et, plus généralement, l'ensemble des conduites physiques des membres des classes supérieures, depuis les gestes quotidiens, jusqu'au rapport à la violence physique, à la maladie, à la douleur et, en général, à la force physique et à l'effort physique, sont tenus pour "efféminés" par les membres des classes populaires parce que les règles qui gouvernent le rapport que les membres de ces classes entretiennent avec leur corps s'imposent avec moins de force aux femmes (dont la pratique corporelle est moins intense) qu'aux hommes de sorte que le rapport que les hommes entretiennent avec leur corps dans les classes supérieures tend à se rapprocher du rapport que les femmes entretiennent

⁶¹ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 182

⁶² *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 164

⁶³ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 201-202



avec leur corps dans les classes populaires. De fait, tout se passe comme si l'opposition entre le rapport au corps des membres des classes populaires et des membres des classes supérieures reproduisait l'opposition du rapport au corps des hommes et des femmes : ainsi, les femmes ont une consommation médicale plus forte que celle des hommes. De plus, si les femmes consomment plus de produits pharmaceutiques que les hommes, les produits plus souvent consommés par les femmes que par les hommes sont, essentiellement, des antalgiques, des sédatifs, des médicaments digestives [...] tout se passe comme si le système d'oppositions entre les sexes, essentiellement fondé, dans les classes populaires, sur l'opposition physique entre la force et la faiblesse, la dureté et la douceur, la vigueur et la grâce, évacuait, à mesure qu'on s'élève dans la hiérarchie sociale, le terrain corporel pour se reporter dans d'autres domaines, celui, par exemple, des aptitudes intellectuelles (opposition entre "l'intelligence" des hommes et la "sensibilité" ou "l'intuition" des femmes, ou entre les « dons » des garçons pour les sciences, des filles pour les lettres et les arts), ou encore de l'économie domestique (opposition, par exemple, dans les classes supérieures, entre l'homme à qui échoit la fonction de production et la femme à qui revient la fonction de consommation)
»⁶⁴

Vu que les conceptions de masculinité changent selon les variables de classe, culturelle et géographique, ces deux personnages construisent alors leurs identités de genre à partir de l'imitation, l'adaptation ou la fuite. Étant donné que l'identification, l'expression et la représentation de genre sont une construction, les normes du construit social peuvent acquérir caractéristiques dans le microcosme de chaque milieu (Picardie, Paris - et les divisions qu'on pourrait trouver dans ces espaces divers). Paul B. Preciado nous parle de la performativité imposée d'un système artificiel mais qui établit un *contrat social hétérocentré*⁶⁵ qui agit et nous est présenté comme « naturel ». Dans les trois ouvrages et le parcours du fils, à Amiens et Paris, on a découvert la relativité des habitus qui conforment le comportement et les différentes morphologies des catégories *masculin* et *féminin*. Dans un sens déconstructif, la théorie de la contrasexualité⁶⁶ proposée par Paul B. Preciado abolit les catégories construites comme naturelles homme/femme au delà des comportements. Les corps se reconnaissent avec la capacité d'accéder à toutes les positions sociales et des questions comme « *Il demandait à ma mère si j'étais un garçon, "C'est un mec oui ou merde ? Il pleure tout le temps, il a peur du noir, c'est pas un vrai mec. Pourquoi ? Pourquoi il est comme ça ? Pourquoi ? Je l'ai pourtant pas élevé comme une fille, je l'ai élevé comme les autres*

⁶⁴ Luc BOLTANSKI, *Les usages sociaux du corps*, p. 224-225

⁶⁵ *Contrasexual Manifesto*, Paul B. PRECIADO, p. 10

https://monoskop.org/images/8/8f/Preciado_Paul_B_Countersexual_Manifesto_2018.pdf

⁶⁶ ou la *société contra-sexuelle* dans *Contrasexual Manifesto*, Paul B. PRECIADO, p. 21

https://monoskop.org/images/8/8f/Preciado_Paul_B_Countersexual_Manifesto_2018.pdf

garçons” »⁶⁷ n’auraient plus de sens. Edouard aurait pu accepter son corps, les distances entre les deux pôles opposés se seraient abolis. Il n’aurait pas fallu s’imposer le défi de performer vers la masculinité du village.

À Paris, le fils assiste à une deuxième perte du corps, de destruction de son corps : le viol, ou autrement le vol de son intimité, l’intromission dans son corps « *j’ai senti mes organes implorer, je voulais crier, je ne trouvais pas mon cri, l’air devenait irrespirable, ma bouche, ma gorge, mon oesophage, mes poumons imploraient, se ratatinaient et ne formaient plus que des pauvres morceaux de caoutchouc aplatis, nervurés, ridés.* »⁶⁸ Si on a déjà dit que son père performe vers la cishétéronorme du village et inclut tous les habitus corporels, l’auteur nous décrit dans *Qui a tué mon père* un deuxième corps volé : celui de son père. La dépossession du corps et la catégorisation des deux personnages comme corps rejetés est analogue : ces corps n’ont pas répondu à l’ordre reproductif -le fils- ni productif -le père malade-.

*« Ton corps est devenu trop lourd pour lui même, ton ventre s’étire vers le sol, il s’étire trop, trop fort, tellement fort, qu’il se déchire de l’intérieur, qu’il s’arrache de son propre poids, de sa propre masse. Tu as à peine plus de cinquante ans. Tu appartiens à cette catégorie d’humains à qui la politique a réservé une mort précoce. »*⁶⁹

3.4. Les personnages en construction : la recherche des espaces de confort

« Faire l’histoire de sa vie, c’est écrire l’histoire de mon absence. »

Qui a tué mon père, p. 18

« J’avais failli être celui qui allait te tuer. »

Histoire de la violence, p. 63

Dans le troisième ouvrage, le personnage du fils cite Jean Paul Sartre « *Dans son livre L’Être et le Néant, Jean-Paul Sartre s’interroge sur les rapports entre l’être et les actes. Sommes-nous définis par ce que nous faisons ? Notre être est-il défini par ce que nous entreprenons ? La femme et l’homme sont-ils ce qu’ils font, ou est-ce qu’il existe une différence, un écart entre la vérité de notre personne et nos actes ? Ta vie prouve que nous ne sommes pas ce que nous faisons, mais “nous sommes ce que nous n’avons pas fait”, parce que le monde ou la société nous en a empêchés* »⁷⁰ en se référant à une façon de vivre et de se

⁶⁷ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 76

⁶⁸ *Histoire de la violence*, p. 192

⁶⁹ *Qui a tué mon père*, p. 13-14

⁷⁰ *Histoire de la violence*, p. 35

réaliser des personnages contrainte par les dynamiques du capital social, corporel, sexuel, de classe et d'origines préétablies, qui composent l'habitus. À partir d'ici, les deux personnages essaient de trouver leurs espaces de confort dans leurs cages. Le père et le fils séparent les chemins pour faire leurs vies, pour trouver leurs espaces de confort « *Faire l'histoire de sa vie, c'est écrire l'histoire de mon absence* »⁷¹. Les approches entre le père et du fils auront lieu dans les scènes où Eddy fait des trouvailles de photos de son père déguisé en femme, sa mère qui avoue qu'il dansait, les signes d'amour intimes... Ce sont des objets, des souvenirs et les histoires qu'il entend les seuls moyens qui permettent le jeune Eddy apprendre qui était et est son père, de l'humaniser. La découverte du fils est alors bidirectionnelle : en même temps qu'il se découvre à lui-même, il découvre le passé de son père. Quand Édouard revient de Paris pour rendre visite à son père dans le troisième ouvrage, il affirme : « *Je n'apprends à te connaître que par accident. Ou par les autres.* »⁷² La connaissance accidentelle, et méconnaissance de l'autre est un processus répété plusieurs fois dans les deux personnages. La réalisation et conformation de la personnalité de chacun de nos personnages se forme, comme on a vu, à partir du refus du passé, de la honte du rejet reçu pour s'inclure dans les dynamiques sociales du village de la Picardie, et dans le deuxième livre, le fils à Paris.

Le mensonge vers eux-mêmes et vers la société est l'outil pour adoucir les violences et se localiser dans ses espaces d'interaction. Dans *Histoire de la violence*, le fils se demande « *Qu'est-ce que le pouvoir si ce n'est cette machine à engendrer du mensonge, à forcer au mensonge ?* »⁷³ Le mensonge, comme la violence, devient alors un moyen régulateur du système. Moyennant le mensonge les individus trouvent sa place dans l'ordre politique : « *les mensonges m'ont sauvé plus d'une fois* »⁷⁴. Les deux personnages s'en servent, mais aussi Réda -le violeur d'Édouard dans *Histoire de la violence*-. Le mensonge et la haine d'eux mêmes emmènent les deux personnages à cacher son passé : le père pour consolider sa position masculine dans le village et le fils pour être accepté dans la France urbaine et les milieux intellectuels. Quels espaces de vraie liberté leur restent à ces deux personnages ? Pour Édouard la solitude, se trouver seul lui-même « *Elle (la mère) ne soupçonnait pas que*

⁷¹ *Qui a tué mon père*, p. 18

⁷² *Qui a tué mon père*, p. 15

⁷³ *Histoire de la violence*, p. 72

⁷⁴ *Histoire de la violence*, p. 204

ces soirées où ils étaient absents constituaient pour moi de précieux espaces de liberté. »⁷⁵ et pour son père les endroits de socialisation. Effacer le passé, se mentir peut se concevoir comme une deuxième naissance, une deuxième approche au monde, une nouvelle façon de se créer...tous les deux assistent à leur renaissance : la fuite du fils a pour but « *Arriver à un territoire inconnu, me disant - je l'espérais en raison des progrès que j'avais faits- que je ne serais plus considéré comme une pédale. Tout reprendre depuis le début, recommencer, renaître.* »⁷⁶ La renaissance du père arrive au troisième livre, quand le fils ne le reconnaît pas. Son corps, sa maladie l'a poussé à une nouvelle naissance « *Je parle de toi au passé parce que je ne te connais plus. Le présent serait un mensonge.* »⁷⁷

Les existences biaisées par le mensonge des deux personnages les entraînent à des processus violents d'aliénation physique et mentale, parfois induite par l'alcool, comme on a déjà vu⁷⁸, « *Je me souviens, très jeune, dès treize ans, quatorze ans, d'avoir été confronté à des pertes de connaissance, des comas éthyliques.* »⁷⁹ Le fils, prend conscience du mensonge intégré et obligatoire pour développer son capital sociale dans la campagne « *Si je les appelais les copains, ma bande, il était évident que j'étais plutôt un élément isolé qui gravitait autour d'eux.* »⁸⁰ mais l'isolement qu'il reçoit rendra inservable pour lui la stratégie du mensonge. La dissidence sexuelle, corporelle ou raciale -dans le cas de Reda- anéantit l'acceptation. Lorsqu'on a parlé des violences vers l'origine, c'est-à-dire du racisme, par rapport à Reda dans *Histoire de la violence*, on peut parler de racisme sexuel -en mots de Didier Eribon- vers Edouard. Colonialisme et hiérarchisation de races et classes ont leur homologue dans le régime hétéropatriarcal⁸¹. Didier Eribon, dans *Réflexions sur la question gay* affirme : « *Il est donc évident qu'il existe un racisme spécifiquement sexuel, qui refuse de considérer l'amour pour le même sexe comme équivalent à l'amour pour l'autre sexe.* »⁸² Le sexualité alors serait comprise comme la pratique « naturelle » qui satisfait les besoins de perpétuation de l'espèce à partir de l'union des opposées. Edouard comprend son mensonge, reconnaît la fausseté qui le trouble et se demande sur l'impossibilité d'être un homme, il ne

⁷⁵ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 168

⁷⁶ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 187

⁷⁷ *Qui a tué mon père*, p. 46

⁷⁸ lire page 15 sur l'alcoolisation

⁷⁹ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 97

⁸⁰ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 112

⁸¹ Paul B. PRECIADO, *Contrasexual Manifesto*, p. 6

⁸² *Réflexions sur la question gay*, p. 137

peut pas avoir une existence positive dans son village que comme femme « *À cette période, l'idée d'être en réalité une fille dans un corps de garçon, comme on me l'avait toujours dit, me semblait de plus en plus réelle. J'étais progressivement devenu un inverti. La confusion régnait en moi.* »⁸³ Dans la construction sociétale hétérocentrée les sexualités déviantes ne peuvent exister positivement, leur existence est un erreur et déviation perverse:

« La sexualité n'est possible que dans la différence et la complémentarité du masculin et du féminin. Toujours rapporté à la normalité de la "différence". Cette domination de l'inconscient hétérocentriste, à laquelle Proust et Ulrichs n'avaient sans doute pas, à leur époque les moyens d'échapper, a été légitimée par la psychanalyse qui lui a donné un fondement à prétention scientifique. De Freud à Lacan et aux disciples de ce dernier, la pensée de la "différence de sexes" a prospéré et s'est imposée comme le principe idéologique jamais interrogé de tout ce qui s'écrit sur la sexualité et, évidemment, sur l'homosexualité. [...] l'homosexualité ne peut donc être perçue que comme une sexualité ou une affectivité qui manque de quelque chose : elle est une "perversion", un "arrêt" à un stade infantile dans le développement normal de l'individu et ses désirs, une incapacité à reconnaître "l'autre". »⁸⁴

L'ordre politique sexuel ne tient pas compte de son existence, son espace de confort est l'idée de la fuite. L'incompréhension entre les deux personnages se base à partir du refus de dialoguer avec l'inconnu, de la démonisation de la différence, le désintérêt à connaître d'autres formes de vie « *On ne devient qu'en excluant d'autres possibilités de devenir, d'autres vies possibles* »⁸⁵. Le père -comme toute la famille- exclut d'autres masculinités possibles. Il exclut donc toutes les personnes qui s'éloignent de la mimesis sociale qu'il a fait. Sa famille s'efforce que leur fils suive l'habitus :

« Mes parents veillaient à me donner une bonne éducation, pas comme les racailles et les Arabes des cités. La vanité que ma mère en tirait : Mes enfants sont bien élevés, je les dresse bien pas comme les voyous ou Mes enfants sont bien élevés, pas comme les Algériens, tu sais ce sont les pires les Algériens, quand tu regardes bien ils sont beaucoup plus dangereux que les Marocains ou les autres Arabes. »⁸⁶

L'idée illusoire de monter dans la hiérarchie sociale en refusant les personnes que se trouvent plus en bas fait partie de l'idiosyncrasie du père. Le fils, se bâtit à partir de la dislocation imposée. Parfois il perd la maîtrise de soi :

« Parce que tu as toujours eu cette sensation que ta vie s'est déroulée hors de toi, et en dépit de toi, et que tu l'as regardée se construire à l'écart et qu'elle ne te

⁸³ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 179

⁸⁴ *Réflexions sur la question gay*, p. 136

⁸⁵ *Histoire de la violence*, p.188

⁸⁶ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 95



ressemble pas. Ce n'est pas seulement aujourd'hui. Quand tu étais petit et que tes parents t'emmenaient au supermarché tu regardais les passants avec leur caddies. Tu les fixais, tu avais pris cette manie tu ne sais plus où. Tu regardais leurs vêtements, leur façon de marcher, et tu te disais : Pourvu que je sois comme ça, pourvu que sois pas comme ça. Et tu n'aurais jamais pensé à devenir ce tu es aujourd'hui. Jamais. Tu n'aurais même pas pensé à ne pas les vouloir. »⁸⁷

L'idée de la fuite et les études deviennent dans le village les seuls espaces sûrs de sa personnalité, de la construction de soi :

« Les études avaient été pour moi une conséquence de la fuite [...] le seul chemin qui me permettait de m'éloigner non seulement géographiquement, mais aussi symboliquement, socialement, donc totalement de mon passé. J'aurais pu me faire ouvrier comme mon frère, dans une usine à trois cent kilomètres de chez mes parents et ne plus les voir ; la fuite aurait été pareil »⁸⁸

Edouard nous renvoie à l'idée de privation de liberté, -dont j'ai parlé avant pendant sa jeunesse- : *« J'étais prisonnier, entre le couloir, mes parents et les habitants du village... »⁸⁹.*

La même soumission peut s'appliquer à son père qui a été prisonnier, comme on peut le constater dans *Qui a tué mon père*, de sa masculinité, de sa pauvreté, des décisions politiques qui ont été prises contre lui et des fortes violences reçues et assimilées pour lui. Edouard lui dit que son existence *« a été, malgré toi, et justement contre toi. »⁹⁰* Au père lui a été aussi volé -comme à son fils- sa jeunesse :

« Comme tu as l'impression de ne pas avoir vécu ta jeunesse jusqu'au bout tu as essayé de la vivre pendant toute ta vie. C'est le problème avec les choses volées, comme toi avec ta jeunesse, on ne peut pas réussir à penser qu'elles nous appartiennent vraiment, et il faut continuer à les voler pour l'éternité, c'est un vol qui ne finit jamais. »⁹¹

En définitive, les deux personnages ont vécus des existences négatives. Les constructions d'eux-mêmes se sont faites de manière antagonique. Les vases communicantes entre les deux sont la violence, le négation de sentir et le mensonge. Les deux personnages ont été interdits de vivre leur jeunesse, de se bâtir eux-mêmes. Édouard lui récrime *« Il y a plus d'objets que de personnes dans nos souvenirs. »⁹²* En effet, ils ont vécu une jeunesse

⁸⁷ *Histoire de la violence*, p. 31-32

⁸⁸ *Histoire de la violence*, p. 85

⁸⁹ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 79

⁹⁰ *Qui a tué mon père*, p.34

⁹¹ *Qui a tué mon père*, p. 43

⁹² *Qui a tué mon père*, p. 46

éteinte. Seulement les objets, les études et l'idéalisation de la fuite ont insufflé les âmes des deux personnages.

4. Conclusion

Pour conclure, après l'étude approfondi des personnages du père et du fils dans les trois romans basé sur l'analyse des contextes socioculturels, les violences protagonistes de leurs vies et la corporéité. Ces facteurs de départ ont envisagé deux parcours inverses : mimétisme et détachement de la France rurale. Au troisième livre on assiste à l'identification des deux personnages à partir des rejets reçus.

On a prouvé que l'entourage affecte les des deux personnages. Le village sert au père pour ériger son identité et sa personnalité dans un espace confortable, en croyant contrôler son corps, ses goûts ou ses besoins sociales et sur la base d'appartenir à un groupe : homme de classe populaire de la France rurale. Eddy est construit à partir des erreurs : son corps, ses goûts et ses pratiques de relation sociale échappent de la *normalité* environnementale dans laquelle il est né. Le même entourage devient hostile, crée en lui l'isolement. Édouard part à la recherche des méthodes d'insertion dans le milieu : l'hétérosexualité. Il se lance à travailler ses qualités masculines, cette stratégie ne fonctionnera pas. La distance de l'habitus de son village augmente à mesure qu'il grandit, simultanément le besoin de fuir son entourage apparaît chaque fois plus explicitement dans ses dialogues intérieurs. Le mensonge vers lui-même ne durera pas longtemps, mais l'impression de ne pas habiter sa vie restera.

On a accordé de l'importance à la corporéité, en partant de l'idée de deux performativités corporelles possibles dans le milieu dont Edouard Louis nous parle : masculine et féminine. Les deux personnages performant chacun dans un sens. Performer dans un sens opposé au genre biologique comme c'est le cas du fils, implique le refus violent et l'étiquette qui marque une déviation de l'habitus. L'identité d'Edouard est troublé, car il est

obligé à se placer, par élimination et imposition, dans la féminité, c'est-à-dire, derrière de l'homme. Didier Eribon cite Pierre Bourdieu par rapport à la binarité complémentaire et nécessaire naturellement dans laquelle se base l'ordre cishétéropatriarcale que peint Edouard Louis :

« Bourdieu analyse par exemple l'opposition entre le "devant" et le "derrière" comme un principe structurant de la cosmologie kabyle. Le devant étant la partie noble (et masculine) et le derrière la partie honteuse (et féminine) > ce n'est pas le sexe du partenaire qui définit l'identité mais le rôle sexuel -et plus généralement le "genre" affiché- l'homosexuel homme et le faux homme-vraie femme, jouant le rôle passif, dominé et féminin »⁹³

Ce propos nous explique l'homophobie dans le village, notamment vers ceux ou celles qui n'ont pas une performativité de genre appropriée pour la norme, et donc les « efféminés ». Comme dit Paul B. Preciado la société cishétéropatriarcale a « *des dynamiques institutionnelles de correction et régulation systémique des corps et des conduites* »⁹⁴ qui se matérialisent en l'école, l'éducation reçue par la famille, les institutions publiques... Le chapitre *La bonne éducation*⁹⁵, les expériences avec d'autres garçons du collège où ils reproduisent les rôles des pratiques hétérosexuelles ou dans les dynamiques sociales établies témoignent l'existence de ces forces régulatrices de l'ordre sexuel. Edouard était la « femme » par décision collective :

« jouer à l'homme et à la femme, derrière les arbres au fond de la cour, dans le grenier de Bruno, dans les rues. Je ne me lavais plus les mains quand elles étaient imprégnées de l'odeur de leurs sexes, je passais des heures à les renifler comme un animal. Elles avaient l'odeur de ce que j'étais. »⁹⁶

Toutes ces expériences justifient ses rêves de se considérer une femme et habiter dans un corps féminin, comme on a remarqué dans la partie *Le rôle du corps et la question du genre dans les personnages*⁹⁷.

Quant aux constructions de masculin/féminin ainsi que les rapports au corps, on a mis l'accent sur la corrélation entre ces construits et la classe sociale et le milieu géographique. Ainsi l'urbanité -Amiens et Paris- et les nouveaux espaces intellectuels fréquentés par Edouard lui permettront de développer un autre rapport à son corps, à son genre et à sa

⁹³ *Réflexions sur la question gay*, p. 145

⁹⁴ Paul B. PRECIADO, *Retóricas del género/Políticas de identidad: performance, performatividad y prótesis*, résumé du séminaire dans *Parole de queer*

<http://paroledequeer.blogspot.com/2015/11/retoricas-del-genero-politicas-de.html>

⁹⁵ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 94

⁹⁶ *En finir avec Eddy Bellegueule*, p. 143-144

⁹⁷ voir page 19-26

sexualité. Cependant la violence continuera à exister autrement dans la ville, car les paramètres violents régulateurs du système s'adoucissent à la fois qu'on monte de classe sociale. Si on a bien remarqué les violences qu'Edouard subit au moment de la judiciarisation de son viol dans *Histoire de la violence* ainsi que les rapports au viol, dans *Qui a tué mon père* le fils nous montrera toutes les violences subies pour son père, un corps en train de s'éteindre et abandonné à son sort. Le père semble avoir été, inconsciemment, le spectateur de sa propre vie. En tant que travailleur pauvre, sa liberté et ses choix ont été réduits à la reproduction mécanique de l'habitus. Il a soumis son corps à la force de travail. Le fils après son viol nous exprime :

« J'avais le sentiment d'être le figurant d'une histoire qui n'était pas la mienne. Je m'acharnais à me souvenir pour chasser la pensée, non pas rien n'avait eu lieu -comme est-ce que j'aurais pu penser ça-, mais que c'était arrivé à un autre, à une autre personne, et que j'avais observé la scène de l'extérieur ; j'ai pensé : "C'est de là que vient cette obsession. C'est pour ça que tu te demandes, obsessionnellement, ce que l'enfant que tu étais aurait pensé de l'adulte que tu es devenu". Je pensais : "Parce que tu as toujours eu cette sensation que ta vie s'est déroulée hors de toi, et en dépit de toi, et que tu l'as regardée se construire à l'écart et qu'elle ne te ressemble pas. Ce n'est pas seulement aujourd'hui. Quand tu étais petit et que tes parents t'emmenaient au supermarché tu regardais les passants avec leurs caddies. Tu les fixais, tu avais pris cette manie tu ne sais plus où. Tu regardais leur vêtements, leur façon de marcher, et tu te disais : Pourvu que je sois comme ça, pourvu que je ne sois pas comme ça. Et tu n'aurais jamais pensé à devenir ce que tu es aujourd'hui. Jamais. Tu n'aurais même pas pensé à ne pas le vouloir". »⁹⁸

Le père n'a été qu'un spectateur acritique de sa propre vie, qui s'est adapté au modus operandi de son entourage. Sa maladie et l'obligation à travailler comme balayer pendant qu'il est malade nous confronte à un père complètement poussé aux marges du système, où il croyait être inséré. Comprendre ceci veut dire reconnaître l'intersection des luttes⁹⁹ : le fils a été marginalisé et maintenant c'est le père. La productivité et la reproductivité sont les deux piliers de l'ordre capitaliste cishétéropatriarcal. Ce logique avait mis à l'écart Edouard et vient de mettre son père au troisième livre *« parce que ce Didier Eribon appelle des verdicts se sont abattus sur nous, gay, trans, femme, noir, pauvre, et qu'ils nous ont rendu certaines vies, certaines expériences, certains rêves, inaccessibles. »¹⁰⁰*

Après le viol Edouard se demande *« Qu'est-ce qu'a été ma vie avant Reda ? »¹⁰¹*

⁹⁸ *Histoire de la violence*, p. 31-32

⁹⁹ voir page 20

¹⁰⁰ *Qui a tué mon père*, p. 35

¹⁰¹ *Histoire de la violence*, p. 206

Nous, les lecteurs pouvons demander au père : Qu'est-ce qu'avait été sa vie avant sa maladie ? Le père ne se pose jamais cette question. L'univers intérieur du père n'est pas décrit au récit, c'est une question qui pourrait être répondu à partir de l'analyse que je viens de faire sur le comportement masculin et la recherche de mondes parallèles, l'existence négative dans le sens de l'oppression des désirs et des comportements en rêvant s'inscrire socialement dans la catégorie que le père était censé jouer.

L'analyse exhaustive des personnages qu'Edouard Louis nous a acheminé vers l'identification de contraires. Le père est présenté comme un dominant de ses espaces, le village, la famille, son rôle sociale, quoique le fils est dominé par l'opinion sociale, le mépris et le trouble intérieur. À partir des binômes prototypiques on pourrait classer les deux personnages de la façon suivante :

PÈRE	FILS
milieu : France rurale	milieu : France urbaine
construction genre : virilité	construction genre : féminité
habitus sociale : pauvreté	habitus sociale : richesse
comportement de classe : populaire	comportement de classe : bourgeoise
rapport aux corps : outil de travail	rapport aux corps : partie de l'être
culture/politique sexuelle : hétérosexualité	culture/politique sexuelle : lgbtqia+
valorisation de la force	valorisation de l'intelligence
langue : patois	langue : français

En revenant sur la vision du système cishétéropatriarcale comme un ordre politique inégalitaire déguisé en habitus et dogma, conçu dans le sens de l'activiste féministe Rita Segato¹⁰², le père -comme on le voit dans *En finir avec Eddy Bellegueule* et *Histoire de la violence*- est protégé dans son milieu par ses égaux. Edouard, en opposition, est rejeté,

¹⁰² voir Rita Laura SEGATO, *El patriarcat és un ordre polític disfressat de religió i costum*, <https://www.elcritic.cat/entrevistes/rita-laura-segato-el-patriarcat-es-un-ordre-politic-disfressat-de-religio-i-costums-63828>

obligé à la fuite. Dans *Qui a tué mon père* le fils met en évidence à son père que toute la domination qu'il exerçait n'était qu'un mirage. L'ordre politique cishétéropatriarcal capitaliste dans lequel les deux Frances sont insérées a rejeté aussi son père, l'a condamné à mort. La violence des décisions politiques qui obligent son père à travailler pendant qu'il est malade le place au même niveau, aux marges du système, où avait été placé son fils.

Ni l'un ni l'autre ont été libres. Le père a cru avoir le contrôle mais il n'est jamais arrivé à comprendre qu'il y avait d'autres groupes supérieurs qui le dominaient. Il a été donc détesté et « *Les personnes détestées finissent toujours par être détestables, c'est connu.* »¹⁰³ Les deux personnages alors ont eu des expériences de mépris, d'exclusion et d'abandon. Le père a eu un comportement détestable vers son fils, mais a été leur faute ? Les existences ont été annulés, comme on a constaté. Les dialogues intérieurs et l'indéfinition d'Edouard depuis qu'il était un enfant et l'accès aux études lui ont permis la prise de conscience sociale. Le fils adulte du troisième ouvrage semble avoir une existence consciente. L'hermétisme de son père pour montrer ses sentiments se traduit en l'absence de dialogues intérieurs du père dans les trois ouvrages. Aura aussi son père pris conscience de son existence ? Aura-t-il lu la lettre d'adieu qui lui a envoyé son corps ?

« *La femme avec qui tu vis m'a expliqué que tu ne pouvais presque plus marcher. Elle m'a dit, aussi, que tu avais besoin d'un appareil pour respirer la nuit ou ton coeur s'arrête, il ne peut plus battre sans assistance, sans l'aide d'une machine, **il ne veut plus battre.** Quand tu t'es levé pour aller aux toilettes et que tu es revenu, je l'ai vu, les dix mètres que tu as parcouru t'ont essoufflé. Tu as dû t'asseoir pour reprendre ta respiration. **Tu t'es excusé. C'est une chose nouvelle, les excuses, de ta part, je dois m'y habituer.*** »¹⁰⁴

¹⁰³ *Histoire de la violence*, p. 70

¹⁰⁴ *Qui a tué mon père*, p. 12-13

6. Bibliographie et webographie

6.1. Ouvrages littéraires

LOUIS, Edouard *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Edition du Seuil, 2014.

LOUIS, Edouard *Histoire de la violence*, Paris, Edition du Seuil, 2016.

LOUIS, Edouard *Qui a tué mon père*, Paris, Edition du Seuil, 2018.

6.2. Bibliographie et webographie secondaire

BOLTANSKI, Luc. *Les usages sociaux du corps* dans *Annales. Economies, sociétés, civilisations*. 26e année, N. 1, 1971. pp. 205-233 ;

https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1971_num_26_1_422470

CRENSHAW, Kimberlé W. *Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur*, dans « Cahiers du Genre » Paris: 2005, L'Harmattan, no 39 https://edisciplinas.usp.br/pluginfile.php/4123082/mod_resource/content/1/Crenshaw%20Cah%20Genre%202005.pdf

DANTIER, Bernard *Pierre Bourdieu, L'habitus en sociologie entre objectivisme et subjectivisme*. 2004 (Extrait de : Pierre BOURDIEU, *Le sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.) http://www.fractale-formation.net/dmdocuments/bourdieu_habitus.pdf)

DE LAGASNERIE, Geoffroy, *État et violence*, conférence vidéo, Paris : Sciences Politiques et Paris IV (SPIV), 4 avril 2016
<https://geoffroydelagasnerie.com/2016/06/03/video-etat-et-violence-conference-a-sciences-po/>

ERIBON, Didier, *Réflexions sur la question gay*, Paris: 1999, CHAMPS Essais, Flammarion.

HENRI, Géralin, *Le problème de l'alcoolisme dans les territoires d'outre-mer*, Dans: Population, 8e année, n°2, 1953. pp. 291-310; doi : 10.2307/1524766
https://www.persee.fr/doc/pop_0032-4663_1953_num_8_2_2986

LAKOFF, George et JOHNSON, Mark, *Metaphors We Live By*, London : University of Chicago Press, 2003
<https://www.textosenlinea.com.ar/libros/Lakoff%20y%20Johnson%20-%20Metaphors%20We%20Live%20By%20-%201980.pdf>

LAM, JIMMY, *Sexile = Sexilio*, Bloomington: Xlibris, 2017

LOUIS, Édouard *On propose deux choses aux classes populaires : mourir ou mourir* (Entretien à Mediapart 16 mai 2018) <https://www.youtube.com/watch?v=he6CWAHa278>

MÉDA, Dominique *Le capital social : un point de vue critique dans Altern. économiques « L'Économie politique »* 2002/2 no 14, pages 36 à 47 ISSN 1293-6146
<https://www.cairn.info/revue-l-economie-politique-2002-2-page-36.htm>

OGER, Claire, *Judith Butler. Le pouvoir des mots. Politique du performatif* dans *Mots. Les langages du politique*, Suisse, laboratoire politique européen ?, 81 | 2006 p.125-129
<https://journals.openedition.org/mots/736>

PRECIADO, Paul B., *Conteursexual Manifesto* (traduit par Kevin Jerry Dum), New York : Columbia University Press, 2018.
https://monoskop.org/images/8/8f/Preciado_Paul_B_Countersexual_Manifesto_2018.pdf

PRECIADO, Paul B. *Retóricas del género / políticas de identidad: performance, performatividades y prótesis* dans *Parole De Queer* (Resumen de las sesiones de trabajo impartidas por Paul B. Preciado dentro del seminario: "Retóricas del género / Políticas de identidad: performance, performatividad y prótesis" en Aula del Rectorado de la Universidad Internacional de Andalucía) 2003
<http://paroledequeer.blogspot.com/2015/11/retoricas-del-genero-politicas-de.html>

SEGATO, Laura Rita, *El patriarcat és un ordre polític disfressat de religió i costums*, Entretien dans le moyen journalistique *Elcritic.cat* (2020)
<https://www.elcritic.cat/entrevistes/rita-laura-segato-el-patriarcat-es-un-ordre-politic-disfressat-de-religio-i-costums-63828>

THIOUB, Ibrahima, *L'administration coloniale et la lutte contre l'alcoolisme en AOF*, pag. 1118-1136, dans : *AOF : réalités et héritages. Sociétés ouest-africaines et ordre colonial, 1895-1960* (sous la direction de Charles Becker, Saliou Mbaye et Ibrahima Thioub) Dakar : 1997, Direction des Archives du Sénégal.



https://www.researchgate.net/profile/Charles_Becker5/publication/281470354_AOF_realites_et_heritages_societes_ouest-africaines_et_ordre_colonial_1895-1960/links/581129c608aea04bbcbd525f/AOF-realites-et-heritages-societes-ouest-africaines-et-ordre-colonial-1895-1960.pdf#page=1118

WITTIG, Monique *El pensamiento heterosexual y otros ensayos*, Madrid-Barcelona: 2006, Editorial EGALES, (traduit par Javier Sáez et Paco Vidarte à partir de *The Straight Mind and other essays* (1992), Beacon Press, Boston)